

Collection
« Domaine étranger »

dirigée par Alexandra Moreira da Silva

ZO BRINVIYER

Désir d'être l'enfer

*Traduit de l'espagnol (Espagne) par
CHRISTILLA VASSEROT*

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Un texte publié en partenariat avec
Acción Cultural Española, AC/E
www.accioncultural.es



*Aux fugitifs :
mon père,
mes frères,
et mon K.*

Titre original
El deseo de ser infierno
© 2010, Zo Brinviyer

Ce texte a reçu en 2010 le prix national de théâtre
Calderón de la Barca

© 2017, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-526-0

L'enfant criminel, c'est celui qui a forcé une porte donnant sur un endroit défendu. Il veut que cette porte ouvre sur le plus beau paysage du monde : il exige que le baigneur qu'il a mérité soit féroce. Digne enfin *du mal qu'il s'est donné* pour le conquérir.

Jean GENET

Je ne souhaiterais à personne d'être moi.
Moi seul suis capable de me supporter.
Savoir tant de choses, avoir vu tant de choses, et
Ne rien dire sur rien.

Robert WALSER

Vouloir être un homme ? Je suis mieux que ça. Je m'en fous du pénis. Je m'en fous de la barbe et de la testostérone, j'ai tout ce qu'il me faut en agressivité et en courage. Mais bien sûr que je veux tout, comme un homme, dans un monde d'hommes, je veux défier la loi. Frontalement. Pas de biais, pas en m'excusant. Je veux obtenir plus que ce qui m'était promis au départ. Je ne veux pas qu'on me fasse taire. [...] Je ne veux pas fuir le conflit pour ne pas dévoiler ma force et risquer de perdre ma féminité.

Virginie DESPENTES

PERSONNAGES

À Mettray, colonie pénitentiaire pour mineurs délinquants. 1900.

JEAN, 14 ans, enfermé à Mettray à la demande de ses derniers parents adoptifs.

PASCAL, dit « le débile », 15 ans, condamné pour viol.

MATHIEU, 9 ans, condamné pour vol.

SAMUEL, dit « le nouveau », 16 ans, condamné pour meurtre.

LE CHIEN, surveillant de la section B.

*

Au cirque de Buffalo Bill, qui joue son spectacle dans la petite localité de Mettray, à l'occasion d'une tournée en Europe entre 1887 et 1913.

CALAMITY JANE. Elle s'habille, tire et boit comme un homme. Elle vit au jour le jour, gagne sa vie tant bien que mal. menteuse compulsive, éperdument amoureuse de Wild Bill Hickok, elle fait tout pour être une légende de l'Ouest.

*

Dans les rêves.

WILLIAM BONNEY, dit BILLY THE KID (1859-1881),
*mythique bandit américain adolescent, qui fut
inlassablement poursuivi par son ami Pat Garrett.
Il chante, accompagné de son harmonica et de la
guitare qu'il emprunte à Calamity Jane.*

UN. LA POUDRE.

*Dans un coin de la chambre 53, section B, dans la
colonie pénitentiaire de Mettray.
Jean vise avec sa main Mathieu et Pascal.*

JEAN. – Voici le véritable, l'authentique Colt 45,
le revolver de la frontière, celui dont s'est servi
William Bonney,
alias Billy the Kid.
Vous pouvez le toucher.
Écoutez le sifflement de la dernière balle d'un bandit
adolescent.
Billy ne grimpe pas aux arbres, ne joue pas à Un deux
trois soleil, ne fait pas la chasse aux lézards.
Billy découvre dès son plus jeune âge ce qu'il est
capable de faire pour survivre.
Et il apprend qu'on ne dégaine jamais en vain.
Il sait qu'on tue toujours de face, jamais dans le
dos.
Billy comprend qu'il ne faut insulter personne si
les mots ne sont pas suivis d'une balle. Billy ne
perd pas son temps, il n'a pas peur. Et il appuie sur
la détente sans la moindre hésitation. La dernière
chose que ceux qui vont mourir entendent, c'est le
rire lumineux de Billy
qui se faufile entre ses dents toutes tordues.

À l'âge de 21 ans, il a tué vingt et un hommes, sans compter les sales Apaches Mescalero.

*Le vent soulève la poussière de la plaine.
La silhouette du cadavre de Billy the Kid commence
à se dessiner sous le sable.
Il respire encore.
Les morts reviennent pour nourrir les rêves des vivants.*

« Levez le rideau
Baissez vos pantalons
William Bonney
va danser ¹ »

1. Michael Ondaatje, *Billy the Kid, œuvres complètes*, traduit de l'anglais (Canada) par Michel Lederer, Paris, Éditions de l'Olivier, 1998.

DEUX. WILD WEST SHOW.

*Buffalo Bill installe son chapiteau non loin de
Mettray, avec l'aide des Indiens et des cow-boys.
Les chevaux se reposent.*

Billy the Kid rôde du côté de la caravane de Calamity Jane.

CALAMITY. – Arrête de rire et tire-toi.

BILLY. – Tu es seule ?

CALAMITY. – Qu'est-ce que tu crois ?

BILLY. – Ouvre-moi, et tout de suite.

CALAMITY. – J'ai aucune envie de te voir.

BILLY. – M'en fous.

CALAMITY. – Voleur !

BILLY. – Tais-toi.

CALAMITY. – Non je me tais pas, non je me tais pas,
non je me tais pas.

BILLY. – Je vais défoncer ta porte.

CALAMITY. – Elle est ouverte, pauvre con.

BILLY. – De quel droit tu me parles comme ça ?

CALAMITY. – Tu es qui ?

BILLY. – Tu te souviens pas de moi ?

CALAMITY. – Qu'est-ce que tu fous là ? T'étais pas mort ?

BILLY. – Je suis de retour.
J'ai des trucs à régler.
J'ai besoin...

CALAMITY. – Ils ont honte de moi, Billy.

BILLY. – Mets-la en sourdine.

CALAMITY. – Ils ont honte, je te dis. Pourquoi, tu peux m'expliquer pourquoi ?
Je suis pas assez, je suis pas assez pour Buffalo, ni pour son cirque, son grand cirque.
Je suis assez pour personne, même pas pour ces Indiens de merde...
Vous croyez que vos femmes valent mieux que moi,
vous croyez qu'elles vous attendent à la maison, la chatte bien propre.
Vous feriez mieux de pas rentrer, continuez à chercher de l'or,

faites fortune et ne remettez plus jamais un pied en Amérique.

Les femmes sont des menteuses, on a la chatte pourrie dès la naissance.

Hérode a tué tous ses fils, et ses filles il les a violées.

Vous qui êtes nés de ces gamines violées, vous cherchez des femmes avec des cils de papillon.

Dis-moi la vérité...

Le grand Buffalo Bill, lui qui se croit si malin, il sait pas quoi faire de ce détrit.

Mon cœur aux ordures... Regarde-moi.

Un de ces jours, il va me laisser sur le bord de la route,

comme tous les autres. Regarde-moi, je te dis.

Et puis arrête de sourire, espèce de lâche.

Si tu me redis de la mettre en sourdine, je te tranche la jugulaire.

BILLY. – Viens là.

CALAMITY. – Tu veux me prendre dans tes bras, Billy ?
Tu veux m'embrasser ?

T'es encore tellement jeune, t'as pas changé.

Embrasse-moi tout de suite, j'ai encore une bouche, du sang, de la salive,
je suis pas encore complètement desséchée, tu veux vérifier ?

Je peux te faire ce que tu voudras, Billy.

T'as qu'à demander.

Les hommes ont des besoins,

j'ai appris ça très tôt, et tu vois, j'ai pas oublié.

C'est le genre de choses qu'on n'oublie jamais.
Mon père aussi avait des besoins.
Même les Indiens ont des besoins, les porcs.
Et ils assouvissent leurs besoins avant de t'arracher
le scalp.
Et en plus, il faut dire merci. Il faut toujours dire
merci.
Merci, Billy. Merci, papa. Merci, Hérode.
Les filles ont survécu grâce aux besoins d'Hérode.
Les filles ont survécu parce que les mères se sont
tues pendant qu'Hérode les violait. Le monde existe
parce que les hommes ont des besoins.
Et moi, j'ai l'intention de me disputer avec personne
à cause de ça, et puis d'abord tout le monde s'en
fout.
Je suis fatiguée, Billy, mais tu peux compter sur
moi.
Fais ce que tu veux de moi, un de ces jours on va me
laisser sur le bord de la route.
Qu'est-ce que ça peut faire ? Embrasse-moi, allez.
Crache-moi dessus, déshabille-moi, tu peux m'arra-
cher mon pantalon, c'est pas compliqué.
Et ensuite tu me griffes, comme ça. Tu me mords,
tu m'engloutis.
Ta bouche pleine d'écume, je m'en fous.
Si tu veux, je tremble, ou bien je bouge pas.
Je vais pas crier, je te le promets, je vais pas trans-
pirer non plus.
Mais je peux aboyer. Allez, Billy, dis quelque
chose.
C'est bien toi ? Si c'est bien toi, fais quelque
chose.
Je te suce l'oreille. Si tu veux, je remue la langue.

BILLY. – Tu as dormi ?

CALAMITY. – Tu veux me frapper, c'est ça ?
Frappe-moi. Allez.
Je suis prête.
Frappe-moi fort.

BILLY. – Non.

CALAMITY. – Je sens mauvais. Dis-moi la vérité, je
sens mauvais.
Je sens la biche blessée. Ne me mens pas.
Bande de baratineurs, c'est tout ce que vous savez
faire.
Un jour vous m'aimez, le lendemain vous m'aimez
plus.
Un jour vous me prenez, le lendemain vous voulez
plus entendre parler de moi.
Dis-moi ce que j'ai fait de mal.

BILLY. – Pourquoi tu t'es remise à boire ?

CALAMITY. – J'ai besoin d'oublier, sauf que ça
marche pas.
Ça marche pas. Je me souviens de mieux en
mieux.

BILLY. – Si tu continues comme ça, ce soir Buffalo
te laissera pas entrer en piste...

CALAMITY. – Non, par pitié. Ça, il peut pas m'en
empêcher, c'est tout ce qui me reste, il peut pas
m'enlever ça...
C'est le seul moment où tout disparaît.

Dès que je mets un pied sur la piste, la peur s'évanouit.

Et les spectateurs m'applaudissent, tu le sais, ils m'applaudissent jusqu'à épuisement.

Ils sont encore en train d'applaudir, depuis hier soir.

On n'arrive même pas à compter combien de minutes durent les applaudissements.

Des applaudissements infinis.

Tous ces Indiens n'arrivent même pas à la moitié des applaudissements que je ramasse moi.

Même Sitting Bull. Buffalo le paie sept fois plus que moi.

Il peut le payer autant qu'il voudra. Je m'en fous.

Eux, c'est moi qu'ils aiment, c'est moi qu'ils aiment.

Sans eux, je serais déjà morte.

Ce mois-ci, j'ai pas vu l'ombre d'un maudit dollar.

BILLY. – Qu'est-ce qu'on peut y faire, Jane ?

CALAMITY. – Dis à Buffalo de me payer.

Je vais aller dormir, je te le promets. Tout de suite.

Et je boirai plus une goutte.

J'insulterai personne, je casserai rien.

Je veux juste être payée... Après, tu pourras repartir.

Ce soir, je vais danser avec mon vieux fusil, je vais briller sur la piste.

Je vais aveugler le public. Laisse cette bouteille ici !

BILLY. – Y a rien dedans.

CALAMITY. – Mais elle est à moi ! Fils de pute !

C'est ma bouteille !

Voleur !

Menteur !

T'étais pas mort ?

Fais demi-tour et va moisir dans l'enfer d'où tu viens !

BILLY. – Endors-toi.

Billy prend la guitare posée dans un coin, la dépoussière un peu et l'emporte avec lui.

BILLY, à voix basse. – Voilà ce dont j'avais besoin.